

« Je me sens une malignité qui m'empêche de convenir de ce que dit Montaigne, que la vivacité et la fermeté s'affaiblissent en nous avec l'âge. Je ne voudrais pas que cela fût. Je me porte envie à moi-même. Ce moi de vingt ans n'est plus moi. » (S 773)

L'ouvrage que Pascal méditait eût donc eu recours, comme les *Essais*, à la 1<sup>ère</sup> personne. Mais cette conformité est toute matérielle. Pascal ne veut pas entrer dans « le sot projet que <Montaigne> a de se peindre » (S 644). Le « je » qui affleure dans les *Pensées* n'est pas celui de la confidence personnelle au lecteur. Il est parfois pour donner lieu à ce lecteur de dire « je » avec l'auteur, de penser avec Pascal, en avouant avec lui : « le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie » (S 233).

A d'autres endroits, le « je », qui donc n'est pas de confidence, peut être un « je » de confession, tel qu'il sied à ce lecteur d'Augustin, qui prend Dieu pour témoin de cette résolution : « Je ne suis la fin de personne. [...] Je dois avertir [les autres] qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi, car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher. »

Il y a peut-être quelque chose de semblable ici, quand Pascal confesse sa « malignité », pour sa confusion et à la gloire de Dieu, tout ensemble. Il souffre impatiemment la condition du vieillissement, commune aux humains. La maladie l'y a exposé prématurément. Quelque agile que demeure son esprit, il sent que cet esprit a pour une part l'âge de son corps. Il pressent peut-être cet hiver qui bientôt s'abattra sur lui jusqu'à la mort, et le fera cesser d'écrire.

« Comment aimer le corps ou l'âme selon ces qualités qui ne sont point ce qui font le moi, puisqu'elles sont périssables » (S 567). C'est-à-dire que Pascal parle ici d'après la pensée qu'il a d'un moi impérissable. Or cette pensée, d'accord avec celle que l'âme humaine est immortelle, jure avec l'évidence que l'âme porte l'âge du corps auquel elle est unie.

Pascal se révolte intérieurement là contre : « Je ne voudrais pas que cela fût » Et sa révolte paraît d'abord puérile auprès de la sagesse de Montaigne écrivant : « Moi asteure et moi tantôt sommes bien deux. Mais quand meilleur, n'en puis rien dire » (III, 9). L'auteur des *Essais* se garantit par là contre la peur ou la tristesse de vieillir, qui affecte particulièrement ceux de notre siècle. Les sages d'aujourd'hui sont d'ailleurs assez de l'école de Montaigne : ils veulent adoucir cette douleur humaine, en inclinant l'homme à consentir entièrement à sa finitude. Mais cette entreprise se solde d'un oubli de ce que l'âme humaine est immortelle, et elle la ravilit parfois au rang de l'âme des bêtes.

Pascal, lui, se trouve heureux dans sa révolte et dans sa « malignité ». Il n'entreprend pas d'anesthésier cette douleur qui naît du discord entre une âme immortelle et un corps matériel. C'est elle qui le dispose pour accueillir le vrai Médecin qui lui en enseigne l'origine : l'homme est déchu de la grâce d'Adam, que Dieu n'avait pas exposé à vieillir, mais qu'il avait créé avec un corps destiné à répondre toujours à un « moi de vingt ans » (ou plutôt de trente, si l'on suit Thomas d'Aquin).

Ainsi gémissons-nous dans notre déchéance. Mais ces gémissements sont heureux, s'ils marquent notre espérance que s'accomplissent pour nous les promesses de celui dont la chair a ressuscité pour une vie éternelle.